1re année. N° 3. 1er Janvier 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Janvier 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n03bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. No 3. 1er Janvier 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny.

SOMMAIRE

Pantins et poupées...
Jouets d'enfants, une enquête :
Réponses de MM. Henry d'Allemagne, André Hellé, Carlegle.
Etrennes...
Le Musée de Bruxelles s'enrichit.
Le Louvre en feu.
Les disparus : Un Rembrandt.
Les collections d'art autrichiennes.
La curiosité...
Achats du Louvre.
Les ventes futures.
Ici...
...et ailleurs.
Claude Monet parle de Renoir.
Paroles.

Pantins et Poupées...

Un tank? un « ménage » ? un chemin de fer moderne, à télescopages ? un gros petit ours ? Qu'apportera Bonhomme Noël aux enfants bien sages? Bonhomme Noël, par malheur, est nourri de préventions. Son goût, ou mieux ses habitudes, vont à des conventions qu'il respecte parce qu'il les croit anciennes. Il manque un peu d'originalité. Il ignore la joie de la couleur fraîche et claire, et des formes divertissantes.

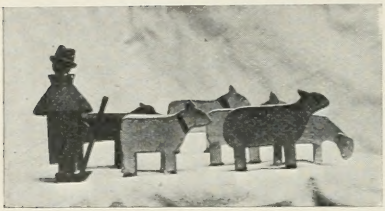
S'il choisit une poupée, c'est le bébé de porcelaine aux yeux de verre, aux joues teintées en dégradé, aux membres articulés, triste parodie du réel. Est-ce une armée de plomb, une bergerie? même indigence d'invention, mêmes contrefaçons, même servilité dans la copie. Le jouet d'enfant ne saurait-il tenter la fantaisie d'un artiste?

*

La détestable erreur qu'établit David, la distinction des Beaux-Arts et des Arts appliqués, explique — sans le justifier — cet étrange dédain. L'art du jouet est un art « mineur ». Autre grief, il est gai : En France, l'esprit, que l'on goûte, n'a point d'autorité.

Mais le Moyen Age nommait avec raison « mineurs » les arts qui n'ont point en eux-mêmes leur sens et leur but et qui demeurent logiquement subordonnés aux lois d'un ensemble auquel ils fournissent des éléments accessoires. « Mineurs » ne signifiait pas « inférieurs ».

Jehan Peréal, Bourdichon, Foucquet, Michel Colombe pratiquaient les arts mineurs quand ils prodiguaient leur verve et leur génie



André Hellé. — Le Berger.

dans les « devises » et les « ymages » d'un arc triomphal qu'on abattait après la fête. Et Watteau peignit l'enseigne de son ami Gersaint. Et François Boucher, premier peintre du Roi, directeur de l'Académie, décora de ses plus savoureuses compositions de simples écrans à feu...

*

Mais voici mieux. L'avocat Barbier nous affirme le fait, et, chez les historiens, son précieux *Journal* est un texte qu'on vénère :

« Dans le courant de l'année dernière, écrit l'annaliste en 1747, on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle des pantins, pour d'abord faire jouer les enfants et qui ont servi ensuite à amuser tout le public. Ce sont de petites figures de carton, dont les membres sont séparés. Il y a un fil derrière qui répond aux différents membres qui, faisant remuer les bras, la tête et les jambes de la figure, la font danser.

« Ces petites figures représentent Arlequin, Scaramouche, mitrons, bergers et bergères, et sont peintes, en conséquence, de toutes sortes de façons. Il y en a de peintes par de bons peintres, entre autres par M. Boucher, un des plus fameux de l'Académie, et qui se vendoient fort cher... Ce sont donc ces fadaises qui ont occupé et amusé tout Paris, de manière qu'on ne peut aller dans aucune maison qu'on n'en trouve de pendus à toutes les cheminées... Au commencement de cette année, toutes les boutiques en sont remplies pour les étrennes... »

On chansonnait Pantin, en l'offrant aux dames :

Que Pantin serait content
S'il savait l'art de vous plaire...

C'était l'homme du jour...

*

N'avons-nous pas connu, aux heures les plus sombres de la guerre, Nénette et Rintintin, les deux jolis fétiches, spirituelle invention d'artiste? Les enfants s'en jouaient; les grands enfants aussi. C'étaient là de ces figurines cocasses dont les siècles, éternellement jeunes se réjouis-

sent. Elles sont désarticulées, ont des détentes imprévues, des mouvements ridicules et leurs vives couleurs accentuent leur aspect saugrenu.

Les enfants aiment les figures caricaturales. Leurs yeux naïfs saisissent avec une singulière justesse le détail caractéristique d'une physionomie, surtout dans le sens comique. Ce sont d'instinctifs humoristes. Ils trouvent des mots qui sont expressifs et frappants comme une esquisse de Daumier.

Le cirque leur plaît parce qu'il est biscornu, excessif et chatoyant, et pour son tumulte incohérent dont l'entrain les ravit. Ils aiment trouver dans leurs poupées et leurs jouets ces mêmes formes burlesques, ces exagérations caricaturales dont ils discernent fort bien le caractère intentionnel. Un grenadier d'André Hellé, vaste bonnet à poil coiffant un fantoche, les amuse énormément.

*

Voilà l'art de l'enfance, qui n'est point solennel, et qui, sans prétendre enseigner quelque chose, dirige adroitement le goût des tout petits dans la voie traditionnelle et vraiment française de l'esprit.

Aux belles époques, l'art était partout et ne croyait pas déroger en faisant agréables et belles les choses familières. Les artistes d'aujourd'hui daigneront-ils quitter le trépied, cesser de pontifier, se faire simples — pour recouvrer enfin, dans la vie, la large place que nous avons besoin qu'ils prennent?

GUILLAUME JANNEAU.

Jouets d'enfants...

UNE ENQUÊTE

Que doit être le jouet d'enfant? C'est la question — d'actualité — que nous avons posée à certaines personnalités particulièrement qualifiées. Qu'elles trouvent ici nos remerciements pour la précieuse collaboration qu'elles apportent au Bulletin.

M. Henry d'Allemagne, le savant collectionneur dont les ingénieux travaux sur le jouet sont devenus classiques, veut bien en résumer pour nous la doctrine essentielle :

Que doit être le jouet d'enfant?

Il doit être simple, pratique et élégant. On doit éviter toutes les complications qui ne répondent pas à l'esprit simpliste de l'enfant.

De plus, il doit être solide. Le jouet que l'enfant ne peut pas martyriser à son gré devient pour lui plus qu'une chose inutile et encombrante, c'est presque un ennemi. Car il craint de se faire gronder s'il vient à l'endommager et, comme à l'instar des grandes personnes, l'enfant redoute d'avoir des « histoires », il préfère laisser dans un coin cet objet qui peut être pour lui une source d'ennuis.

*

A quelles nécessités doit-il satisfaire?

Il doit répondre au tableau que l'enfant se fait tout naturellement de la vie. Voyez le dessin qu'il trace d'une main encore mal assurée, tout y est réduit à une sorte de schéma.

Sans pousser à l'excès cette comparaison, le jouet doit s'inspirer de cette conception rudimentaire de l'enfant On doit éviter avant tout ce qui peut être une cause de danger, telles que certaines mécaniques compliquées, certains ressorts trop puissants, qui, par une détente trop brusque, peuvent causer de véritables catastrophes.

Dans tous les jouets coloriés, on doit faire attention à l'emploi de couleurs qui, dans certains cas, peuvent être nocives et provoquer de graves accidents.

En outre, dans la mesure du possible, le jouet doit être hygiénique, c'est-à-dire permettre le développement des forces de l'enfant, créer pour lui la nécessité d'un mouvement rationnel et proportionné à ses forces.

Enfin le jouet doit être établi à un prix suffisamment bas pour qu'il puisse devenir la propriété des enfants de toutes les classes de la société. Depuis la guerre surtout on s'est beaucoup préoccupé de la démocratisation du jouet et les petits automates en fer estampé qu'on vendait autrefois pour quelques sous ont marqué le premier pas sérieux qui ait été accompli dans cette voie.

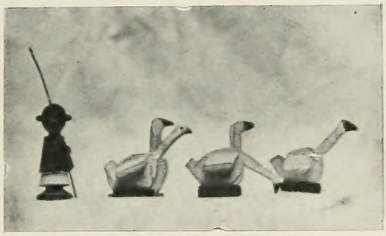
André Hellé. – Artillerie de Montagne.

*

En quoi consiste son caractère artistique?

C'est là que gît l'erreur qui s'est répandue malheureusement avec trop d'intensité pendant ces

dernières années. On a voulu faire du jouet artistique et on est arrivé à faire du jouet beaucoup plus à l'usage des grandes personnes que des enfants. On a créé des objets de vitrine, mais on a produit des bibelots qui ne répondent en aucune façon aux aspirations du premier âge.



André Hellé. — La gardeuse d'oies.

La meilleure enquête qui pût être faite sur ce sujet l'a été par une des plus grandes firmes qui s'occupent de la fabrication des poupées et qui institua un tribunal d'enfants chargé de juger de la valeur des différents modèles exposés. Tous ces jeunes jurés, dont l'aîné n'avait pas plus de 10 à 12 ans, déclarèrent accorder leur préférence au type classique, la poupée munie d'yeux démesurément grands et pourvue de joues appétissantes; l'éternel sourire de ces petits personnages n'avait rien non plus qui leur fût désagréable.

Le plus grand et certainement le plus heureux effort artistique qui ait été réalisé est dû au « Jouet de France », l'œuvre des mutilés de la guerre, où on créa des modèles d'une conception simple et d'une fabrication réduite à sa plus simple expression.

Il est extrêmement difficile, pour ceux qui créent des jouets, de faire abstraction de leurs idées et de leur éducation plus ou moins artistiques; aussi ne saurions-nous trop recommander la consultaton souvent réitérée des principaux intéressés, c'est-à-dire des enfants eux-mêmes.

HENRY-RENÉ D'ALLEMAGNE.

L'érudition mène aux mêmes conclusions que l'expérience d'un art. Le spirituel artiste-écrivain, M. André Hellé, en nous exprimant son opinion, confirme d'arguments nouveaux celle de M. d'Allemagne.

Vous me demandez, cher Monsieur, ce que je pense du jouet. Voici environ dix ans que, seul d'abord, avec la précieuse collaboration de Carlègle ensuite, je m'efforce de lui chercher un caractère. Et ces recherches ne sont pas vaines puisque nous avons obtenu deux

André Hellé. — La Basse-Cour.

résultats importants : nous avons acquis l'estime de la critique d'art, dont votre démarche actuelle nous est le plus agréable témoignage ; puis un succès commercial dont il ne faut médire, puisqu'il indique que nos idées se répandent et que nous approchons du but que nous cherchons à atteindre.

*

Ainsi que l'homme de la Genèse, le jouet de l'enfant peut n'être qu'une forme indistincte. Mais, à cette motte de terre, à ce morceau de fer blanc, à ce bloc de bois, l'imagination de l'enfant-Dieu donne la vie. Et c'est alors seulement que le jouet est créé.

L'essentiel est donc, s'il est permis de guider un peu cette faculté si développée chez les enfants, de ne pas la contrarier. Que le jouet soit donc évocateur : qu'il *indique une forme au lieu de l'accentuer* ; qu'il exprime, non seulement la silhouette d'une chose, mais aussi *son volume* ; que ses couleurs soient *franches ;* que le mouvement esquissé soit choisi au moment où il se présente de la façon, tantôt la plus harmonieuse, tantôt la plus caractéristique.

*

J'ai longtemps nié le besoin d'exprimer le mouvement. Je crois encore que l'imagination de l'enfant-Dieu accomplit ce miracle de faire trotter ou galoper à volonté un cheval planté tout droit sur ses quatre pieds : mais, à cause du grand nombre de petits êtres que nous devons faire, mon collaborateur Carlègle a craint que cette immobilité ne provoque une monotonie capable de nuire à la gaîté que nous recherchons toujours.

*

Dans son ouvrage *Utopie Moderne*, H.-G. Wells dépeint un atelier de jouets. Ces jouets sont en bois : et le patron aussi bien que les

ouvriers s'amusent de ce qu'ils fabriquent parce que, tant à cause de la matière employée que de la couleur posée, tous ces jouets ne sont pas indentiquement semblables et que chacun d'eux a son caractère. Je dois à la vérité de dire que l'atelier dans lequel s'exécutent nos modèles fait songer à celui-là.

Le bois est, en principe, à M. Loucheur près, peu coûteux : il est d'une grande solidité, prend bien la couleur, permet de faire simple et bon marché. Et cette simplicité répond exactement à notre désir artistique, et ce bon marché comble nos aspirations commerciales.

*

Voilà, cher Monsieur, ce que nous avons fait et ce que nous voudrions faire du jouet français. Que le public ne nous accable pas d'une trop lourde reconnaissance : nous sommes des artistes et, comme pour ces petits enfants dont je parlais tout à l'heure, notre meilleur jouet — ce que nous appelons notre travail — c'est encore la course de notre imagination.

ANDRÉ HELLÉ.

Nous nous ferions scrupule de ne pas publier le billet que nous adresse M. Carlègle en réponse à nos questions. C'est aussi un jouet — littéraire.

Vous me demandez ce que doit être le jouet : je suis comme vous, je me le demande (du moins depuis que vous m'avez posé la question).

N'ayant pas encore trouvé de réponse, j'ai négligé de vous écrire et ce n'est que devant votre aimable insistance que je vous envoie la présente où vous ne voudrez bien voir qu'un prétexte pour vous envoyer l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. CARLÈGLE.

André Hellé. La Basse-Cour.

Etrennes...

UN PEU D'ART...

M. André de Fouquières, qui êtes un homme de bon sens en même temps qu'un homme aimable, lancez, s'il vous plaît, une mode nouvelle. Les artistes vous en sauront gré.

En ce temps d'étrennes, choisissez parmi les belles reliures, parmi les somptueuses céramiques, parmi les bronzes précieux, quelques chefs-d'œuvre d'artistes. Remplacez par ces élégants bibelots les traditionnelles corbeilles de fleurs et les gerbes dont les destinataires ne savent bientôt que faire et dont la beauté dure l'espace d'un matin. L'objet de vitrine est à la mode. L'on aime peupler de jolies choses, négligemment ordonnées, un boudoir élégant. Qui ne serait heureuse de recevoir une œuvre de maître aussi belle de travail que distinguée d'invention?

M. de Fouquières, lancez cette mode, s'il vous plaît.

Rubens. Cupidon au Dauphin.
(Musée de Bruxelles. - Legs Valencia)

CHINOISERIES...

Notre ami et collaborateur M. Pascal Forthuny, sinologue érudit en même temps que charmant écrivain, nous envoie cette curieuse historiette :

Lorsque les Chinois se font leur visite de bonne année, l'hôte est reçu dans la bibliothèque, pour peu qu'il entre dans la maison d'un lettré. Il se fait généralement précéder de cadeaux que ses domestiques remettent avec sa carte, avant sa venue et qu'il est de bon ton de lui rendre aussitôt qu'il en fait hommage.

Le maître de la maison dit au domestique, selon l'usage très ancien : « Pourquoi votre maître s'est-il donné la peine de penser à moi ? J'en suis vraiment tout à fait affligé ! » L'envoyé répond : « C'est un bien petit présent! »

« Les hommes, dit l'Empereur Kang-hi, dans ses instructions à ses fils, ne peuvent se dispenser de se faire mutuellement des présents.

Il convient que le présent soit une chose utile et que l'on sache être désirée. On prouve par là que l'on connaît le goût de ses amis. Envoyer un présent quelconque, ce ne serait pas montrer une véritable intention d'être agréable. »

Il est inconvenant d'offrir de petits présents à un grand dignitaire. Les ouvrages chinois qui traitent de la civilité contiennent une liste d'objets que l'on peut offrir : 1° vases et ustensiles; 2° oiseaux et animaux; 3° comestibles et liqueurs; 4° vêtements et broderies; 5° fruits divers; 6° fleurs curieuses.

Il serait grossier d'accepter tous les cadeaux qu'envoie un ami. On en retourne une partie dont on dresse la liste sur un papier rouge où l'on écrit : « Ces dons sont des pierres précieuses, je n'oserais y toucher et je vous remercie. » On donne un pourboire au porteur. Si l'on refuse trois fois un même cadeau, c'est dire que l'on veut rompre les liens d'amitié.

Rubens. — La Naissance de Vénus.
(Musée de Bruxelles. - Legs Errera.)

Celui qui offre fait parvenir, à celui qui reçoit, un billet où il est stipulé : « Ces bagatelles sans valeur sont de bien faibles marques de mon attachement ». En recevant le cadeau, on le remet, sans l'examiner, à un domestique.

Sur le petit paquet, deux caractères sont tracés, selon les circonstances, *tsin yi* (présent de départ avant un voyage), *si tchen* (pour « laver la poussière » au retour d'un voyage), *chou kin* (congratulations et vœux à l'anniversaire de naissance), *heou houang* (en retour d'un grand présent).

*

Des vases? Des objets usuels?

Voilà-t-il pas justifiée par la nation la plus ingénieuse en politesse la mode que nous demandons qu'on adopte?

Le Musée de Bruxelles s'enrichit...

...D'UNE SÉRIE D'ESQUISSES DE RUBENS

Le musée de Bruxelles est plus riche, depuis quelques jours, de cinq esquisses de Rubens : elles viennent d'y être exposées. Elles proviennent d'un legs que lui fit pendant la guerre « à condition qu'il ne devînt pas allemand », la comtesse de Valencia. La testataire habitant Paris, les précieux panneaux, congrûment emballés, séjournèrent, un an durant, à l'ambassade de Belgique.

*

Les cinq esquisses enfin recouvrées appartiennent à la série des *Métamorphoses* dont Rubens, en 1636, quatre ans avant sa mort, décora la Torre de la Parada, pavillon de chasse des environs de Madrid. Purs chefs-d'œuvre d'exécution libre et légère, elles présentent : la *Chute d'Icare*, le *Jugement de Midas*, la *Chute de Phaëton*, *Jupiter et Semelé*, et *Cupidon chevauchant un dauphin*. Ici, c'est vraiment le génie du maître qui s'exprime. Rien de laborieux, rien d'hésitant; quelques accents directs sur une préparation transparente, et tout y est.

Rubens. — La Chute de Phaéton.
(Musée de Bruxelles. - Legs Valencia.)

L'on croyait généralement, sur la foi de Max Rooses, ces esquisses perdues. En réalité la comtesse de Valencia les tenait de son père, le comte de Valencia de San Juan, qui les avait acquises du duc de Pastrana.

*

Le musée de Bruxelles venait, quand il reçut le beau présent, d'exposer quatre autres esquisses de la même série, que lui avait léguées Mme J. Errera, décédée à Bruxelles quelques mois avant l'armistice. La donatrice avait de-

mandé que la Belgique ne connût point sa générosité par les journaux de l'envahisseur. Son vœu fut respecté. Les quatre Rubens furent mis dans un coffre et ne parurent au musée qu'au lendemain de la déroute allemande, en triomphateurs. Ils figurent la *Naissance de Vénus*, la *Voie lactée*, le *Triomphe d'Hercule* et *Jason s'emparant de la Toison d'or* et proviennent également de la collection du comte de Valencia, qui les avait cédés à Mme Errera.

Rubens. — Le Jugement de Midas.
(Musée de Bruxelles. - Legs Valencia.)

Rubens. — Apothéose d'Hercule.
(Musée de Bruxelles. Legs Errera.)

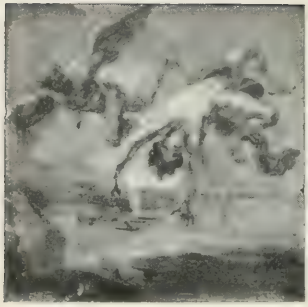
*

Antérieurement à ces précieuses donations, le musée possédait trois esquisses — la *Chute des Titans*, l'*Enlèvement d'Hippodamie*, *Mercure et Argus*, — peintes aussi par le grand Pierre Paul pour la Torre de la Parada. C'est donc une série de douze études originales, entièrement de la main du maître, que le musée royal possède aujourd'hui.

Rubens. — La Voie lactée.
(Musée de Bruxelles. - Legs Errera.)

...DE QUELQUES PRIMITIFS

En même temps que les Rubens, la comtesse de Valencia a légué au musée de Bruxelles un certain nombre d'œuvres d'un très haut intérêt, exposées



Rubens. - La Chute d'Icare.
(Musée de Bruxelles. Legs Valencia.)

aujourd'hui dans les galeries des Primitifs : les portraits des *archiducs Albert et Isabelle*, par François Pourbus II; un triptyque d'Ambrosius Benson : *Saint Antoine de Padoue* entre un *Evêque* et la *Sainte Famille ;* enfin deux chefs-d'œuvre d'un néerlandais primitif, Geertgen tot Sint Jans, de Harlem, l'*Arrestation du Christ* et la *Mise au Tombeau*, volets d'un triptyque dont le panneau médian devait présenter une *Crucifixion.*

...DE QUELQUES TOILES ANCIENNES

Acquises par l'Etat belge, quelques toiles de maîtres anciens viennent s'ajouter à celles-ci.

Ce sont un *Saint Sébastien* de l'école de Van Dyck : œuvre assez lourde d'exécution et d'un dessin assez flottant; un vigoureux portrait de *Magistrat* daté de 1649 et signé de Soutman, peintre et graveur hollandais fort peu connu, qui fut, à Anvers, élève de Rubens; une haute toile, *Balthazar et Daniel*, de Verhaegen, le dernier des grands décorateurs flamands, sur qui notre érudit et sympathique confrère Arthur Laës, attaché aux musées royaux, prépare une substantielle étude.

Verhaegen ne manquait pas d'un certain entrain dans la composition, généralement touffue et animée. Mais son style était vulgaire et son dessin fort défectueux. L'œuvre cédée aux musées de Belgique par Mme Claeys, qui l'avait elle-même achetée 6.000 francs à l'abbaye Saint-Bernard de Bornhem, près d'Anvers, n'en présente pas moins un réel intérêt documentaire.

Rubens — Jason et la Toison d'Or.
(Musée de Bruxelles. - Legs Errera)

...DE LA COLLECTION BEERNAERT

Une importante donation accroît, d'autre part, les galeries de peinture moderne : Mme Beernaërt, femme de l'ancien ministre, vient de se dessaisir, en faveur des musées royaux, de l'usufruit de sa collection, léguée à l'Etat belge.

Dès aujourd'hui l'on admirera au musée cette suite d'œuvres, de valeur inégale, mais dont quelques-unes sont de très belle qualité. Enumérons-les. Ce sont un *Intérieur d'étable* onctueux et soigneux, de Jan Stobbaerts; un paysage de *Fin d'automne* de Lamorinière, daté de 1839; un paysage dauphinois — Voyron? — de Fourmois; un portrait de *Femme* de Jacob Smits; un petit Meissonier : *le Hussard à cheval*; enfin deux pastels de Victor Hageman : *Emigrantes*.

Geertgen tot Sint Jans. — Diptyque. XV^e siècle (Musee de Bruxelles.)

...DE QUELQUES TOILES MODERNES

Mieux inspirée que pour le choix des œuvres anciennes, la Commission des musées royaux a acquis plusieurs toiles modernes particulièrement importantes.

C'est d'abord un des chefs-d'œuvre de Charles de Groux : *la Mort de Charles-Quint*, grande toile datée de 1860, qui parut, la même année, au Salon des Beaux-Arts de Bruxelles, accompagnant la *Prédication de la Réforme à Anvers*. D'une éloquente sobriété dans les effets et d'un grand sentiment, le *Charles-Quint* appartenait à Mme Pauwels-Allart, qui l'a cédé pour 30.000 francs à l'Etat belge. Il figura à l'Exposition rétrospective de 1905 et fut gravé par Danse. Il en existe, l'une chez Mme Pauwels, l'autre chez un amateur bruxellois, deux versions réduites.

Du robuste animalier et paysagiste Alfred Verwée, le musée reçoit un nouveau chef-d'œuvre, *la Gilde de Saint Sébastien de Ghistelles*, daté de 1881 et qu'on vit aussi à l'exposition de 1905. On célébra justement la beauté des lourds étalons brabançons montés à cru par des

Ambrosius Benson. — Triptyque.
(Musée de Bruxelles.)

villageois. Les musées royaux doivent cette admirable pièce à la générosité des héritiers du général Albert Thys.

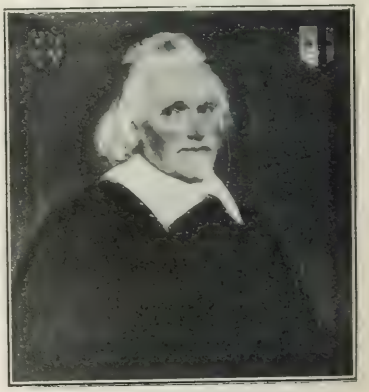
Le beau groupe des *Enfants Colard*, peint en 1874 par Agneesens pour la famille Colard, de qui les musées royaux l'ont acheté directement, 15.000 francs; et l'une des œuvres les plus personnelles, de l'accent le plus moderne, de l'exécution la plus libre, du beau peintre Henri de Braekeler, la *Femme du peuple*, don de M. J. Dillen, complètent la série des acquisitions, avec une effigie du *Maire de Rio-Moro et sa femme*, de Zuloaga, dont la Commission, naguère, avait refusé l'achat.

...ET MONTRE QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE

Les musées royaux avaient, au cours de la guerre, accueilli quelques œuvres particulièrement précieuses provenant d'édifices où leur conservation se trouvait compromise. Ils ne peuvent s'en séparer sans en faire une brève exposition.

Ils montrent ainsi l'*Erection de la Croix* de Van Dyck, peinte en 1631 pour l'église Notre-Dame de Courtrai. L'œuvre, qu'on célèbre en Belgique, n'est d'ailleurs pas l'une des plus belles du maître. Un peu sommaire d'exécution dans les figures accessoires, le Christ y paraît peu expressif.

Echappée aux obus allemands, l'œuvre avait eu, avant la guerre, en 1907, une aventure singulière. C'est elle qui,



Soutman. — Magistrat. 1649.
(Musée de Bruxelles.)

découpée de son cadre et dérobée, fut découverte — à point nommé — cachée dans une charrette de foin qui passait la frontière hollandaise.

Provenant du palais du Sénat belge, une élégante *Fantasia arabe* de Théo Van Rysselberghe, exécutée à Tanger en 1884, reprend place au musée de Bruxelles. Elle y voisine avec un incisif *Portrait de Verhaeren*, que le maître belge peignit en 1905, peu d'années avant la mort tragique du noble poète.

G. J.

Le Louvre en feu

Verhaegen. — Balthazar et Daniel. (Musée de Bruxelles)

Le désastre irréparable est consommé. Dans la nuit du samedi 3 au dimanche 4 janvier 1920, le palais du Louvre et les collections qui en faisaient l'honneur ont été la proie d'un terrible incendie. Une enquête aussitôt ouverte a déjà fourni d'utiles renseignements sur les causes du sinistre.

C'est dans le pavillon de Flore qu'il éclata. Comme tous les samedis, les poêles destinés au chauffage des employés du ministère des Finances, installés, comme on sait, dans les bâtiments du Louvre, avaient été rougis à blanc, afin de maintenir pendant la journée du dimanche, et pour celle du lundi, une douce chaleur. Les rondes nocturnes prévues par le ministère des Finances ne signalèrent aucune anomalie dans le fonctionnement des appareils : l'un des gardiens se plaignit seulement de l'excessive chaleur. Empressons-nous d'ajouter que l'administration des Finances, dégageant, après enquête, la responsabilité de son personnel, impute aux services d'architecture le mauvais état des moyens de chauffage.

Soudain, vers deux heures du matin, le dimanche, quelques passants attardés aperçurent des étincelles s'échappant des cheminées du pavillon de Flore. Surpris à bon droit, ils donnèrent l'alarme. Longtemps, ils heurtèrent aux vitres des guichets où logent les portiers

du monument. Ils appelèrent même une patrouille qui passait. Les gardiens répondirent qu'on ne «la leur faisait pas», que «ça allait bien», que « la *Joconde* n'avait pas envie de se ballader par ce froid-là ».

Mais l'incendie se propageait à travers les salles surchauffées du pavillon de Flore. Les légères alvéoles de bois construites dans les immenses salles et que relient de fragiles escaliers en colimaçon pareillement en bois, offraient au sinistre une proie facile. Tout à coup, les flammes jaillirent, et, à la faveur d'un léger vent d'est, gagnèrent avec une effrayante rapidité les salons contigüs — qu'occupaient, hélas, nos collections les plus précieuses. La salle du Mastaba, les anciennes salles Chauchard, n'étaient plus que ruines fumantes quand arrivèrent les pompiers de la rue Jean-Jacques-Rousseau, reliés par fil spécial à l'appartement du chef du service intérieur; tous les autres postes de Paris envoyaient également leurs équipes de garde, et, avec leur zèle proverbial, les héroïques sauveteurs, escaladant leurs échelles, se lançaient dans la fournaise.

La conservation du Louvre préparait, on le sait, la réorganisation des salles de peinture néerlandaise et flamande. Les œuvres les plus rares étaient déjà en place. De cette collection prodigieuse il ne reste — douloureux spectacle, — que des lambeaux de toiles noircis et méconnaissables. Quelques œuvres capitales ont pu cependant être sauvées. Le personnel scientifique du Louvre, accouru sur les lieux, les a mises à l'abri dans le foyer de la Comédie-Française, craignant que l'incendie, difficilement circonscrit à la galerie du « Bord de l'eau » ne gagne le reste du monument.

Le ministre des Beaux-Arts, le ministre des Finances, les Préfets de la Seine et de Police, le directeur des Musées Nationaux, de nombreuses personnalités parisiennes, parmi lesquelles le boxeur Carpentier et Mlle Cécile Sorel, n'ont pas quitté les Tuileries dont un cordon de gardes municipaux écarte la foule tumultueuse. Plusieurs interpellations sont annoncées. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

*

Rassurons-les. L'incendie du Louvre n'est pas encore réalisé. Mais il ne saurait tarder, et nous tenons à rester fidèles à nos traditions d'informateurs avertis. D'ailleurs, quand l'incendie du Louvre sera chose faite, nous réimprimerons ce reportage, dont on appréciera alors l'exactitude. (*Note de la Rédaction.*)

Les disparus

LA DAME AU CHIEN

Il existait avant la guerre, au musée de Colmar, voisinant avec le poignant retable de Grünewald, un beau portrait de femme — la *Dame au chien* — que la ville possédait depuis 1842. L'œuvre fut sans doute restée peu connue si, en 1898, un amateur hollandais qui visitait l'Alsace, n'y eut découvert un Rembrandt.

Divers érudits l'examinèrent : le docteur Bredius confirma l'opinion de son compatriote. Le docteur Bode, à son tour, qui dut s'excuser d'avoir ignoré l'existence d'un Rembrandt dans une collection « allemande », en attesta l'authenticité.

Rembrandt. La dame au chien.

Vint la guerre. Une assez trouble négociation s'engagea. Le maire de Colmar, fonctionnaire impérial, accueillant les propositions d'un antiquaire munichois, nommé Bœhler, lequel offrait du tableau 400.000 marks, prétendit, pour vaincre les résistances du conseil municipal, en affecter le prix à l'achat d'une collection d'origine française alors sous séquestre, la collection Spetz, que le liquidateur, un Allemand, évaluait précisément à la même somme.

La vente fut décidée. Bœhler emporta son Rembrandt. Quant à la collection Spetz, elle a fait retour à ses héritiers légitimes à la faveur de la paix, et le maire prévaricateur a repassé le Rhin.

La France, informée de l'aventure, réclama le chef-d'œuvre : mais il n'était plus à Munich. On l'a vu à Stockholm il y a deux mois. Et selon toutes apparences, il va partir incessamment pour l'Amérique.

Le réclamer serait illusoire. Demander à l'Allemagne, complice du détournement, une indemnité, serait plus efficace : mais la nation vaincue ne peut, aux termes du traité de Versailles, réparer la totalité des dommages provoqués par elle. Ce qu'il convient d'exiger d'elle, c'est le don au musée de Colmar, qu'elle a dépouillé, d'un des Rembrandt de Berlin.

Les collections d'art autrichiennes

De graves négociations sont actuellement ouvertes au sujet des collections d'art autrichiennes. Le traité de Versailles, par son article 196, en avait fait le gage de la dette contractée par la jeune République à l'endroit des puissances de l'Entente.

Ses rédacteurs, connaissant la distinction établie par la jurisprudence autrichienne entre les biens de la Couronne, lesquels sont proprement un dépôt que se transmettaient les Empereurs, et les biens d'Etat que régit une législation différente, avaient tranché le problème de la manière la plus décisive. Le traité, en effet, grève d'une servitude nouvelle la totalité des collections d'art autrichiennes, quelle qu'en soit l'origine.

Le gouvernement de Vienne, toutefois, pressé de se créer des ressources, voulut en distraire les œuvres « isolées » déposées dans les palais nationaux : pièces évidemment soumises au régime appliqué, en France, aux meubles appartenant à l'Etat, administrés par le « Mobilier National », et prêtés par celui-ci à certains établissements publics : ministères, musées de province...

Sur le gage nouveau constitué par ces objets « isolés », la République autrichienne sollicita un emprunt de 71 millions de couronnes, — soit deux milliards de francs — dont elle avait besoin pour acheter certaines denrées de première nécessité. Elle s'adressa à la Hollande, qui ne repoussa pas la suggestion.

Nos représentants en Autriche n'ignoraient pas ces pourparlers. Ils craignirent qu'une partie fort intéressante du patrimoine artistique visé par le traité, et où figurent d'exceptionnelles tentures des Gobelins, n'échappât à la France, créancière privilégiée des puissances centrales.

L'on chercha la solution du problème. Tout d'abord, et par provision, le gouvernement français, ignorant la nature et la valeur des objets « isolés » menacés, a décidé d'en faire établir un inventaire. Il délègue à cet effet M. Raymond Koechlin, président de la Société des Amis du Louvre, qu'assisteront quatre conservateurs du Louvre : MM. Jean Guiffrey et Demont, des peintures; MM. Gaston Migeon et Carle Dreyfus, des objets d'art. La délégation française partira sous peu de jours.

En outre, il examine l'opportunité qu'il y aurait, pour les puissances alliées, à se substituer à l'Etat neutre d'abord consulté. Nous

croyons savoir que l'Angleterre serait disposée à seconder les vues de la France. Son adhésion pourrait entraîner d'autres participations importantes. L'on nous a affirmé qu'au cours de son voyage, le chancelier Renner aurait échangé des vues avec nos diplomates, à la fois sur l'application des effets du traité de Versailles à toutes les œuvres d'art autrichiennes sans distinction et sur l'emprunt qu'elles gageraient.

La curiosité...

DEGAS A STOCKHOLM

Les Scandinaves apprécient notre peinture moderne. En février prochain ils exposeront, au musée de Stockholm, une série d'œuvres de Degas, choisies parmi les joyaux des collections privées, et provenant pour une bonne partie de la collection Viau et de la vente du maître.

L'exposition se fera sous les auspices de la Société de l'Art français, que président : en Suède le prince Eugène; en Norvège le grand amateur M. Stang; en Danemark M. Hansen, conseiller d'Etat et que représente à Paris le peintre Walter Halvorsen, dont le dévouement à la France est bien connu.

RODIN A BERGEN

La ville de Bergen (Norvège), qui compte 65.000 habitants, vient d'acquérir une réplique de l'*Age d'Airain*, l'un des chefs-d'œuvre de Rodin. Le bronze a pris place dans un parc public.

CÉZANNE A CHRISTIANIA

Une grande exposition de peinture française, comprenant soixante dessins de Paul Cézanne, vient d'être inaugurée à Christiana par une conférence très écoutée de M. Bedel, à laquelle le Ministre de France avait tenu à assister.

LA VENTE DU ROI DE WURTEMBERG

Une vente publique assez singulière vient d'être faite à Stuttgart : celle de Guillaume II, l'ancien roi du Wurtemberg. Sa galerie du château de Stuttgart était estimée 1.350.000 francs : elle a produit

plus de trois millions. Mais le musée de Stuttgart, faute de crédits, n'a pu acquérir que quelques œuvres de médiocre intérêt.

Un *Portrait de femme* de Luini a été acheté pour 81.000 marks par un marchand de Carlsruhe. Celui de *Diane de Poitiers*, du Primatice, a produit 57.000 marks : il ira à Saint-Gall. Un *Naufrage à la côte*, œuvre de J.-F. Preller l'aîné, est acheté 35.500 marks par un amateur zurichois, et une *Madone* de Benvenuto Tisio, poussé à 61.000 marks, passe à Carlsruhe. Un *Portrait* de Véronèse a trouvé acquéreur pour 43.000 marks.

La plupart des œuvres vendues ont dépassé quatre et cinq fois le prix d'estimation.

Au Musée du Louvre

Le Conseil des Musées nationaux a ratifié l'entrée dans nos collections publiques de quelques œuvres nouvelles :

Citons le *Repas de Musiciens* qu'on attribue au Maître des demi-figures; intéressant panneau peint du seizième siècle; et, à défaut d'un Renoir, d'un Cézanne ou d'un Monet, le *Convalescent* de Carolus-Duran. A la vérité, l'œuvre, contemporaine de l'*Assassiné*, compte parmi les moins fâcheuses qu'ait exécutées le peintre.

Une précieuse donation du comte Laire enrichit les collections d'objets d'art : elle comporte une belle lampe de mosquée au nom du sultan Barkouk, en verre orné d'émaux; un ivoire byzantin présentant deux saints; un précieux fragment de tapisserie suisse du quinzième siècle; enfin une assiette en faïence, du seizième siècle, qu'on attribue avec certitude aux premiers ateliers d'Abaquesne, à Rouen.

Quelques pensées de Renoir

— C'est justement parce qu'on sait dessiner qu'on est obligé de déformer.

— Jugeons les œuvres du Passé que nous nous sommes assimilées; mais non celles qui nous suivent, et qui sont étrangères aux conventions admises.

— Je ne sais pas si ce que je peins est mauvais ou bon. Ce que je sais, c'est que j'ai toujours peint comme j'ai pensé.

Les Ventes futures

LA COLLECTION WILLEMS

MM[es] Lair Dubreuil et Henri Baudouin, commissaires-priseurs, assistés de MM. Georges Petit et Jules Féral, experts, vont disperser, le 3 mai 1920, à la galerie Georges Petit, l'excellent cabinet Willems, de Bruxelles, dont la vente avait été projetée pour 1914.

Outre deux œuvres de Rubens : un *Portrait d'homme* et un admirable *Combat des anges et des démons* qui passa de la galerie du comte de Liverpool chez M. J. Wooding, puis chez sir Joshua Reynolds, l'amateur bruxellois possédait une intéressante collection de peinture moderne. Stevens, Daubigny, Decamps, Troyon, Théodore Rousseau y étaient représentés par de très beaux morceaux et Corot par ces *Bergers d'Arcadie* peints vers 1872, que nous reproduisons.

Corot. — Les Bergers d'Arcadie.

LA VENTE LOBANOFF

Une vente sensationnelle est annoncée, pour le 12 janvier, à Lausanne, en Suisse. M[e] Henri Baudouin, agissant en qualité d'expert, offrira aux enchères les joyaux de la princesse Lobanoff.

Cette vente, qui atteindra sans doute un total énorme — on parle de dix millions — n'intéresse le *Bulletin* que parce qu'elle se fait en Suisse, où les ventes publiques ne sont grevées d'aucuns frais accessoires. A Paris, au contraire, le vendeur verse 8 0/0, l'acheteur 17,5 0/0 en plus de l'enchère, soit un total de 25,5 0/0.

Il n'est pas douteux que les conditions particulièrement favorables des ventes en Suisse ne provoquent ce grave déplacement du marché de luxe. Son exode hors de France aurait des conséquences extrêmement regrettables, aussi bien pour notre influence artistique que pour nos finances.

Le *Bulletin* compte étudier bientôt le problème qui se pose. Il accueillera volontiers les indications de ses lecteurs.

Ici...

LE PRIX DE ROME

Un banquet réunissait, voici quelques jours, les anciens élèves de la Villa Médicis, de l'Ecole d'Athènes et de l'Ecole de Rome. M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, dut présider cette manifestation. Il n'a pas laissé d'exprimer, dans la harangue traditionnelle, quelques bonnes vérités.

Suppression des entraves mises au mariage des pensionnaires de la Villa, augmentation de leur indemnité qui, au vrai, est d'une indécente modicité. Ces mesures annoncées avaient attendri l'auditoire. M. Paul Léon aborda alors de plus graves problèmes. Il a défini sa conception du Prix de Rome, dont il estime d'abord les candidats trop âgés. Le directeur voudrait le transformer en une bourse de voyage, laissant à ses titulaires la faculté de l'utiliser à leur gré, soit qu'ils veuillent résider dans l'un des palais de Rome, de Londres, de Madrid, soit qu'ils préfèrent s'en aller par le vaste monde.

EN L'HONNEUR DE LEMORDANT

Au cours d'une cérémonie tout intime à laquelle assistaient nombre de ses admirateurs, le bon peintre et le grand soldat Julien Lemordant a reçu la croix d'officier de la Légion d'Honneur des mains du ministre des Régions libérées, M. André Tardieu, ancien commissaire général des affaires de guerre franco-américaines.

*

Le Comité des Artistes Indépendants avait craint de ne pouvoir utiliser le Grand-Palais que le Directeur des Beaux-Arts mettait à sa disposition. Il s'est déterminé, réunira les œuvres dans la rotonde du rez-de-chaussée, et y conviera les amateurs du 20 janvier au 28 février.

— Les plafonds de Girodet-Trioson, figurant *la Guerre*, *l'Eloquence*, *la Justice*, *la Force*, ont été brûlés avec la salle du Conseil et la chambre de l'Empereur qu'ils décoraient au palais de Compiègne.

— M. Henri Martin, membre de l'Institut, remplacera, au conseil supérieur des Beaux-Arts, Alfred Roll, décédé.

— Antoine Bourdelle a accepté de diriger, à l'académie de la Grande Chaumière, l'atelier de sculpture.

— M. Poincaré a visité, chez Manzi, l'exposition de l'atelier de Carrière qui sera offert aux enchères au début de février.

— L'Etat vient d'acquérir et d'attribuer au musée du Luxembourg une vaste toile du peintre polonais Wladimir de Terlikowski : *Fleurs et fruits.*

— M. J. Wencker, officier de la Légion d'honneur, sociétaire hors concours des Artistes Français vient de mourir. Il exerçait l'état de peintre.

— Démobilisé, M. Christian Gérard reprend sa place aux côtés de son frère, et associé, M. Raphaël Gérard. Engagé volontaire en 1914, M. Christian Gérard a gagné, dans l'aviation, la médaille militaire et la croix de guerre avec quatre citations, dont voici la dernière :

"Vient une fois de plus de s'imposer à l'admiration de tous par sa bravoure et son sang-froid. Le 17 Août, après un combat serré, met en fuite un avion qui l'attaque et exécute sa mission. Le 30 Septembre 1917 réussit à prendre les photographies demandées par l'infanterie, engageant quatre fois le combat en quarante minutes contre quatre patrouilles successives et obligeant l'un de ses adversaires à piquer verticalement dans ses lignes. Est rentré ayant épuisé toutes ses munitions, est ressorti pour terminer sa mission (72 clichés réussis, de nombreuses balles dans l'appareil.)"

— Chez Paul Rosenberg paraît un portefeuille offrant trente reproductions en couleurs des costumes dessinés par Picasso pour le ballet de *Tricorne*, dansé à Londres en juillet dernier, et que reprendra l'Opéra, avec les ballets russes.

— Au musée des Arts décoratifs, la double exposition des tapisseries parisiennes et des peintures de Gilbert Bellan reste ouverte. — Comme, au Petit-Palais, celle des vitraux des églises parisiennes. — Au musée Galliéra s'ouvre l'exposition annuelle d'art décoratif. — A signaler d'intéressantes expositions dans les galeries privées. Chez Druet, du 5 au 16 janvier, des toiles de Sabbagh, Zingg, Sarfatti et Borgeaud. — Chez Georges Petit, des œuvres de Desouches, exposées du 2 au 14 janvier. — Chez Durand-Ruel, du 5 au 20 janvier, des toiles de Loiseau. — Chez Manzi, jusqu'au 15 janvier, les *Uns et les Autres* se retrouveront. — A.-A. Hébrard, récapitulant les expositions de l'année passée, groupe des œuvres de plusieurs artistes. — Aux galeries La Boétie, l'on verra jusqu'au 27 janvier, l'œuvre de Steinlen. — Et chez Crès, jusqu'au 20 janvier, les *Indépendants.*

...et ailleurs

MUSÉES

— L'archevêque de Canterbury a protesté à la Chambre des Lords contre l'occupation de certaines salles du British Museum par des services militaires et civils qui s'y étaient installés en temps de guerre. On lui a promis qu'en janvier 1920, ces galeries seraient rendues à leur destination artistique.

— Le docteur Camilio Hajech, propose la création d'un *musée de l'Enfant* à Milan. Ce projet est né de l'Exposition des Arts décoratifs, à peine fermée. Une importante section artistique est prévue.

— Il est demandé, en Espagne, que l'historique « Posada de la Santa Hermandad » de Tolède — ancienne prison, — soit déclarée monument national, et qu'on y installe un musée de céramique, dont le savant collectionneur Platón Páramo serait nommé conservateur. Le monument, dont la façade est belle, devait être vendu et détruit.

AU MUSÉE DE CHRISTIANIA

Cézanne. — Le Jas de Bouffan.
(Musée de Christiania.)

Le musée de Christiania vient d'acquérir deux œuvres particulièrement intéressantes de nos maîtres impressionnistes : l'*Ile de la Grande-Jatte*, de Claude Monet, et l'admirable morceau dont nous devons la photographie à l'obligeance de M. Paul Rosenberg, le *jas de Bouffan*, de Paul Cézanne.

EXPOSITIONS

— Le succès fut très grand, pour feu Auguste Lepère, lors de sa récente exposition de gravures à la Rembrandt-Gallery (Londres).

— Les manifestations d'art décoratif moderne se multiplient en Angleterre : soyons-en prévenus! La plus récente de ces « exhibitions of practical arts » eut lieu à la Twenty-One Gallery (Londres), et on y vit des « ensembles » remarquables.

— Brillante exposition de peinture française à Londres, chez Paterson et Carfax : 46 toiles. La presse remarque, surtout, MM. Friesz, de Segonzac, Vlaminck, Maurice Denis, Vallotton, Derain, Dufresne : « Ces peintres *ascétiques* traitent la nature avec une courtoisie distante, est-il écrit. Il y a dix ans, on aurait cru que cette exposition était une plaisanterie. Aujourd'hui, elle démontre que les Français sont plus près du Poussin, de Le Sueur et d'Ingres que des Impressionnistes. »

— L'éditeur du *Museums Journal* (Hastings) demande qu'une exposition d'art décoratif moderne anglais soit « promenée » dans tous les Dominions : « Intérêt moral et maternel » dit-il. Quand notre *Société des Artistes décorateurs* organisera-t-elle une exposition dans les colonies françaises?

— La commission permanente des « Expositions pour l'industrie allemande » s'est prononcée contre la tenue à Hambourg d'une foire d'exportation; mais l'art décoratif d'outre-Rhin ne manque pas de lieux et de moyens pour se manifester à l'extérieur.

CITÉS ET MONUMENTS

— A Rome, les travaux d'exhumation du temple de Jupiter sont aujourd'hui très avancés. Et, non moins, ceux de la démolition du palais Caffarelli, ex-siège de l'ambassade allemande. — Les Romains n'avaient pas d'école supérieure d'architecture : on va leur en donner une.

— Dans l'église de Rudingen (Allemagne), viennent d'être découvertes, sous d'anciens enduits, de remarquables fresques du XVI[e] siècle.

— Nous signalions naguère la prochaine démolition des remparts de Constantinople. Le bruit a causé quelque émotion. Et peut-être une intervention des « Ecoles d'Athènes » se produira-t-elle.

— Les Allemands avaient enlevé le jubé de St Nicolas de Dixmude (XVII[e] siècle). Ils l'ont rendu, mais en si triste état qu'une importante restauration s'impose.

NOMINATIONS ET MISSIONS

— En Italie, le sénateur Pompeo Molmenti a été nommé sous-secrétaire d'Etat pour les Beaux-Arts. Son premier soin fut de prescrire un inventaire des richesses artistiques des terres irrédentes.

— Un arrêté royal du 14 novembre 1919 a réorganisé les musées de Bruxelles, que, jusqu'alors, une commission gouvernait.

Un conservateur en chef du musée royal des Beaux-Arts de Belgique est institué : le poste échoit à M. Fierens-Gevaërt, notre éminent confrère, auparavant secrétaire de la commission. M. Fierens-Gevaërt sera secondé par un conservateur-adjoint, M. Pierre Bautier, par deux attachés, M. Arthur Laës et Mlle Devigne, et par un secrétaire administratif, M. G. Demeter.

Avec ce personnel collaboreront : une commission de surveillance, présidée par le clairvoyant amateur bruxellois M. Ch. L. Cardon, et vice-présidée par M. Fritz Toussaint; une commission d'achat d'art ancien, présidée également par M. Cardon, que suppléerait M. Hulin de Loo, critique d'art; et une commission d'achat d'art moderne, présidée par M. Fritz Toussaint, peintre lui-même, secondé par M. Alfred Verhaeren, cousin du poète.

Ce nouvel état-major se propose d'intéressantes réformes comportant des expositions temporaires et des visites publiques que dirigeront, le dimanche matin, dans les salles du musée, les conservateurs.

PHILATÉLIE

— Le Japon a créé un timbre pour la poste aérienne. On y voit un monoplan en plein vol. — L'administration française va donner un timbre spécial à la Syrie. — Et il n'est pas jusqu'à l'Etat hymalayien de Sikkim qui ne s'offre un timbre personnel, d'une valeur de un *anna*, où se combinent décorativement un arbre puissant et un pic de montagne.

DANS LES TERRES IRRÉDENTES

— Les Autrichiens à Trieste, avaient depuis longtemps interdit la publication de l'*Archeografo triestino*, revue d'art et d'histoire, où la vérité contredisait trop âprement la politique. Ce périodique reparaît et les artistes, comme les archivistes, s'en réjouissent.

NÉCROLOGIE

— Le collectionneur multimillionnaire H. C. Frick vient de mourir à New-York. Parmi les trésors de sa célèbre galerie figurent le *Portrait de la Marquise G. Cattaneo* (Van Dyck), *la Leçon de musique* (J. Vermeer), la *Cathédrale de Salisbury* (Constable), le *Port de Calais* (Turner), un admirable Rembrandt, la *Femme cousant* (Millet), un Holbein, et des Fragonards peints pour Mme du Barry, qu'il acheta 1.450.000 fr. à J. P. Morgan. On dit que la collection, entière, sera *offerte* — généreux présent — à la ville de New-York.

— Les cendres de Goya ont été transférées de l'église madrilène San-Isidro à celle de San-Antonio-de-la-Florida, dont les fresques sont l'œuvre de l'illustre artiste. De ce fait, San-Antonio devient « monument national ».

SIR GUY LAKING

— Aimant et connaissant les armures anciennes comme feu Maurice Maindron, Sir Guy Laking qui avait reçu d'Edouard VII, le titre de « Keeper of the king's Armoury » vient de mourir à 44 ans.

EN RUSSIE

— La commission bolchevik chargée d'inventorier les biens de l'ex-tsar Nicolas II vient de découvrir, au palais d'Hiver, dans la forteresse Pierre et Paul et au palais de Tsarskoïé-Selo, plus d'un millier de peintures et de sculptures françaises et italiennes du dix-huitième siècle, — Tiépolo, Longhi, Fragonard, Lancret, La Tour, Houdon. Les chefs-d'œuvre étaient encore dans les caisses que leur destinataire, la grande Catherine elle-même, morte en 1796, n'avait jamais fait ouvrir. Le gouvernement des Soviets a invité M. Boguslavolky, l'un des conservateurs de l'Ermitage, à dresser un catalogue de cette extraordinaire collection, évaluée à 225 millions.

D'après des renseignements que nous fait parvenir M. Bienstock, le traducteur apprécié de Tolstoï, le gouvernement des Soviets aurait annoncé, par son organe officiel *Isvestia*, son intention de vendre une partie de ces richesses pour se procurer des ressources.

De la lettre que nous adresse notre distingué correspondant, nous détachons ce curieux passage :

« Quelques jours après la chute du gouvernement Kerensky, le peuple a envahi le Palais d'Hiver et s'est emparé des caves impé-

riales, qui renfermaient pour plusieurs millions de vins et de liqueurs les plus rares. Une orgie commença, comme peut-être on n'en vit jamais. Toutes les mesures furent impuissantes à empêcher la beuverie du peuple. Mais quand le danger menaça l'Ermitage, qui est une annexe du Palais d'Hiver, on donna l'ordre de tirer sur la foule. Il y eut des centaines de tués et de blessés, mais l'Ermitage fut sauvé.

« Le gouvernement des bolchevicki a même considérablement enrichi les collections de l'Etat, car il a déclaré nationales toutes les collections privées... et ainsi la célèbre galerie du prince Strogonoff, une des plus riches au monde, surtout pour sa collection du XV^e^ siècle italien, a été amenée à l'Ermitage et placée, provisoirement, dans le palais du grand duc Alexandre Mikhaïlovitch. La fameuse galerie Trétiakov, à Moscou, et la galerie Stchoukine, l'une des plus riches en peinture moderne française, sont pareillement devenues nationales. »

Renoir
Portrait de Jeanne Samary.
(Collection Morosoff.)

LA COLLECTION MOROSOFF

Le dernier *Bulletin* s'alarmait de son sort. De nouveaux renseignements qui nous parviennent par la Suisse, nous pouvons déduire que la collection Morosoff est intacte. Les bolcheviki l'auraient respectée, déposée dans un musée de Moscou, munissant chaque toile d'une étiquette qui constitue une garantie : *Propriété de M. Morosoff.* Ils l'ont seulement « socialisée » en la rendant publique. L'admirable *Jeanne Samary* de Renoir, qui en est le joyau, les a-t-elle attendris ?

— A Varsovie, les Polonais voulaient démolir en entier la cathédrale russe qui leur est un objet d'aversion. Ils se contentent de jeter bas la « tour des cloches », jadis construite au voisinage immédiat de l'édifice.

PASCAL FORTHUNY.

Claude Monet parle de Renoir

C'est avec émotion que nous insérons la lettre, toute simple et si humaine, que nous écrivit Claude Monet quand il apprit la mort de son grand ami. Commenter ces quelques phrases serait les profaner.

...Vous devinez quelle peine c'est pour moi que la disparition de Renoir : il emporte avec lui une partie de ma vie.

Depuis ces trois jours je ne cesse de revivre nos jeunes années de luttes et d'espérances... C'est dur de rester le seul, pas pour longtemps certainement, me sentant chaque jour bien vieillir, bien que l'on me dise le contraire...

CLAUDE MONET.

Paroles...

DE DEGAS

Le peintre Paul R..., grand mondain, qui — privilège rare — resta en faveur auprès de Degas vieilli et atrabilaire, répète avec bonne humeur cette conversation :

— Quand vous couchez-vous, monsieur R...?

— Tard, monsieur Degas.

— Et vous vous levez?

— Tard. Mais vous, monsieur Degas, à quelle heure vous couchez-vous?

— Tôt, monsieur R...

— Et vous vous levez?

— Tôt.

Et Degas d'ajouter philosophiquement :

— Chacun son métier...

*

La scène est chez Degas, rue Victor-Massé, à son avant-dernier domicile. Le vieux maître se plaint de sa santé.

— Ne songez-vous pas à déménager? Ces étages à n'en plus finir vous fatiguent : c'est mauvais pour le cœur, émet Paul R...

— Je n'ai jamais senti mon cœur, monsieur, tranche Degas.

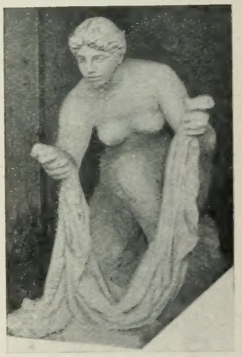
ENTRE EUX...

Lucien Guitry, entre autres talents, possède celui de la riposte. Causant récemment avec M. H..., son bon ami, qui lui contait ses souvenirs de planches :

— Où donc avez-vous joué? questionnait le comédien.

— Il y a vingt ans, à Reims...

— Déjà ville martyre, soupira Lucien Guitry...



M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, qui préparait une exposition des œuvres de Renoir, ne renonce pas à son projet. Il compte, au contraire, marquer l'importance du maître dans la peinture française par une manifestation considérable. Quelques œuvres de Renoir sculpteur y figureront sans doute. Nous reproduisons ici l'un de ses rares essais dans l'art qu'il qualifiait d'Hercule.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.